

SE SURVIVRE

EXTRAIT

EXTRAIT

Se survivre

Elève

EXTRAIT

EXTRAIT

Se survivre – Elève

« Un livre. Choisir d'écrire, pour qu'enfin, je respire ».

« Je n'ai pas voulu mettre du cœur à l'ouvrage. J'ai préféré mettre mon cœur... dans l'ouvrage ».

A ma famille, si loin, si proche

A Abla...,

A toute l'équipe de ma vie, à vous qu'il m'a été donné de rencontrer, ces lignes vous sont particulièrement dédiées. Je sais qui vous êtes, (personne d'écrit, personne d'oublié),

A Aimance, si tu ne m'avais pas persuadé d'écrire ce livre, je n'aurais peut-être pas pris autant de plaisir sur autre chose. Je t'en suis sincèrement reconnaissant. Merci de m'en avoir fait témoin,

A Horace, je n'ai pas vraiment besoin d'en faire des kilomètres. On en a suffisamment discuté. Alors, le plus simple, pour te rendre l'hommage que tu mérites, juste un mot, tu sais ce qui se cache derrière : Merci,

A Fabrice, même si tu penses n'avoir fait que ton travail, tu as fait beaucoup plus pour moi. Merci d'avoir été (à) la source,

A Hakima B., ça n'est peut-être rien, mais c'est quand même énorme. Je suis conscient de ce que je te dois. Merci d'avoir été là. Je ne t'oublie pas,

EXTRAIT

« Avoir le courage de changer ce qui peut l'être, la force d'accepter ce qui ne peut pas l'être, et l'intelligence de discerner entre les deux. »

- Prière stoïcienne -

EXTRAIT

EXTRAIT

Toute similitude ou toute réflexion que l'analogie entre ce récit et le film réalisé par Luc Besson, « *Angel-a* » (sorti le 21 Décembre 2005) peut fomenter chez le lecteur, n'est que le produit d'une pure coïncidence.

EXTRAIT

EXTRAIT

« On ne construit pas son bonheur, on détruit ce qui y fait obstacle ».

- Christian Boiron -

« Tout ce qui mérite d'être écrit vient sans raison, ni méthode ».

- Emma Thompson -

Réplique extraite du film *« L'incroyable destin de Harold Crick ».*

EXTRAIT

EXTRAIT

Noir ! Le rideau venait de tomber sur cette pièce de théâtre, improvisée durant pratiquement l'intégralité d'une année. Dix mois de représentation avec entractes, heureusement. Mais, je crois que cette journée, marquée par la fin du spectacle, restera une des plus importantes de ma vie. En cette date du Huit Juillet, tout le monde s'était agglutiné devant cet immeuble, pour ce qui aurait dû être un jour de célébration. Pourtant, il y eut quand même des larmes. Elles étaient de joie ou de tristesse. Moi, je n'en avais versé aucune. De toute façon, si mes yeux avaient été submergés par l'une ou l'autre de ces émotions, j'aurais volé quelques-unes de ses larmes à un crocodile. Non. J'ai plutôt lâché un grand cri de soulagement. Je me sentais prisonnier d'un poids qui me pesait sur les épaules, depuis une quinzaine de jours, et savoir l'issue me donnait la sensation de renaître. Epris de cette perception de légèreté, j'avais l'impression de pouvoir défier les lois de l'apesanteur.

J'avais pris le bus. Si je ne tiens pas compte de mes deux longues jambes, il ne me restait que ce moyen de locomotion à disposition pour me déplacer. Honnêtement, ça ne me dérangeait pas d'utiliser les transports en commun, puisque je

découvrais, à chaque fois que je le prenais, quelque chose de nouveau. C'était l'endroit de la libre expression. Si ça ne tenait qu'à moi, je l'aurais bien converti en un musée roulant tant il était décoré d'œuvres d'art. Une vraie galerie dont les visites étaient gratuites, et pas seulement le premier dimanche de chaque mois. On y trouvait de tout. Les compositions se succédaient, tracées, ici et là, en vrac : des déclarations d'amour, des manifestes de fiertés patriotiques, des citations, des poèmes, des paroles de chansons... Il y avait aussi des humeurs personnelles ; certaines administrant l'amour manquant, alors que d'autres fustigeaient la Terre entière.

Même les fauteuils étaient victimes de vandalisme. Mais contrairement au sens péjoratif qu'on peut lui attribuer, dans ce cas précis, on se devait de reconnaître toute la verve, ainsi que l'habileté manuelle des auteurs, dont les signatures faisaient office d'ex-voto. Tout cela représentait un vandalisme respectable, et respecté. Le bus semblait avoir vécu. Son côté vétuste le rendait triste de l'extérieur, mais l'intérieur fraîchement redécoré lui restituait son charme et pour moi, une certaine exaltation à le contempler. Les portes redéfinissaient

la frontière qui séparait le fond de la forme du véhicule.

Le bus pouvait également se transformer en ce lieu où tout le monde se parlait. La convivialité était de mise ; certains refaisaient le match de foot de la veille, d'autres débattaient de sujets aussi quelconques que différents. On pouvait entendre parler de l'irrésistible pouvoir de l'argent sur notre société, la sacralisation des valeurs telles que le respect, la famille, l'humilité... Beaucoup se racontaient leur week-end, leur journée de cours ou de travail... leur vie. De temps en temps, nous pouvions voir et entendre un ancien prêchant la bonne parole, des marginaux qui étalaient leur situation personnelle et professionnelle, tels des orateurs dans une arène, afin d'obtenir des aides de quelque nature que ce soit. Les voyageurs les plus réguliers étaient des personnes de ma génération.

Sans renier leurs habitudes, les filles parlaient « *des mecs trop beaux* » qui faisaient les premières pages des magazines, et qui donnaient des concerts torse nu dans des salles débordantes de puberté, d'invitations à l'extase et d'insouciance. Aussi, elles adoraient dialoguer des rumeurs et des potins. Elles

appréciaient tout singulièrement entretenir, et cultiver ces commérages. Beaucoup d'entre elles étaient journalistes, reporters permanentes au cœur même de nos quartiers. Elles profitaient de moments où elles pouvaient se retrouver entre collègues chroniqueuses, pour lâcher leurs informations à l'instar de Claire Chazal, au journal de vingt heures, annonçant la première médaille olympique couleur or à Atlanta. Elles avaient également une opinion sur la mode, un autre de leurs thèmes de prédilection. Elles connaissaient tous les coins et moindres recoins des magasins de prêt-à-porter. Quand un nouveau commerce de sapes ouvrait ses portes, elles étaient parmi les premières à le savoir. Les dernières fringues sorties n'avaient plus de secrets pour elles. De plus, tout était prétexte à converser. Elles avaient toujours un avis sur tout. Quoi de plus normal ! Sans ça, elles ne seraient plus des filles !

Les garçons, quant à eux, étaient souvent habillés des maillots floqués au nom des meilleurs joueurs de foot du moment. Quand ils ne s'enfermaient pas tout seuls dans leur monde, dont l'accès était un magazine ou un album incontournable de rap, reprenant à haute voix les textes qu'ils écoutaient, ils avaient pour principal sujet de discussion les sports mécaniques,

« *les compètes* », tout en imitant le bruit du moteur d'une moto de cross, grosse cylindrée. Ils avaient souvent des anecdotes assez croustillantes à faire partager, et dont les autres passagers pouvaient se délecter. Ou bien, ils discutaient généralement des dernières productions hollywoodiennes à l'affiche au cinéma.

Il y en avait aussi, garçons ou filles, qui excellaient dans l'art de se faire remarquer, venant par-là, perturber la quiétude de la communauté. Leurs échanges étaient rythmés d'injures qui, pour eux, étaient passées dans le langage courant, euh... familier. « *Sa mère* », devenant le signe de ponctuation le plus usité, et remplaçant même le point d'exclamation, tombé en désuétude. Pourtant, ils s'exprimaient avec un langage propre à eux, pas compréhensible par tout le monde. Ce parler comportait des mots arabes, turcs, sénégalais... à la base mais qui, par un habile détournement de la langue, faisaient partie du vocabulaire français. Ils s'approprièrent les mots. « *Rien ne se perd, tout se récupère* », faisait également partie de leurs enseignements. Pour moi, ce sont eux les nouveaux linguistes. Ferdinand De Saussure, si vous me lisez, vous pouvez encore, et toujours, reposer en paix.

Votre héritage demeure entre de bonnes mains, et il en sera fait bon usage.

Le monde se faisait et se refaisait à l'échelle des quartiers desservis par le bus. C'était également le lieu où toutes les communautés, issues des différents quartiers, pouvaient se côtoyer. Les cultures, bien que différentes, se rassemblaient en une seule, indivisible et remarquable collectivité. Le bus était considéré comme une place publique, un arbre à palabres, où chacun pouvait s'exprimer librement. Des discussions banales en somme, mais imprégnées de beaucoup de vie, de joie d'être là, entre amis, même si celles-ci avaient pour cadre le bus. Ce dernier vivait par tous ces débats, ces rires, ces chansons, ce consensus social...

Cependant, ce jour-là, il n'y avait personne, seulement les ombres des passagers et leurs résonances, les fantômes de profs qui n'auraient pas misé un centime de franc sur moi, et leurs discours me dénigrant qui manquèrent de me crever les tympans. C'est surtout le prof d'espagnol qui doit faire une drôle de tête, maintenant. Il s'était autoproclamé seul juge de mon procès, et bien avant l'heure. « *Bon, j'ai bien regardé vos bulletins du*

second semestre, et Sabri - moi pensant qu'il allait m'inspirer du courage, et de la motivation - c'est le portrait type du candidat qui n'aura pas son bac ». C'est toujours stimulant d'entendre ce genre de réflexions de la part d'une personne, qui était censée m'aider à obtenir ce diplôme...

Il s'était amusé à vouloir me planter en plein cœur, et devant toute la classe, cette phrase assassine, cette dague de malheur, qu'il avait pris soin d'aiguiser tout au long de l'année, attendant le moment opportun pour me porter le coup fatal. Mais ma carapace, mon armure en acier trempé, aussi épaisses que la porte du coffre-fort de la Banque de France avaient eu raison de sa tentative. La lame se retrouva brisée par la solidité de mon caractère. J'avais simplement rétorqué en lui lançant un pari, en guise de règlement de comptes, à la fin de l'année scolaire.

EXTRAIT